

qualités et leurs défauts, à tel point qu'en résumant l'intrigue, le lecteur n'aborde qu'une infime partie de ce livre.

Peu à peu, les recherches de Daniel et celles plus aventureuses de Fermin vont permettre de retracer des épisodes manquants de l'histoire de Julián Carax. Celle de son père, le chapelier Antoni Fortuny, qui terrorise et roue de coups sa femme Sophie Carax et son fils Julián, -dont, en fait, il n'est pas le géniteur-. Celle de Pénélope Aldaya chaperonnée par Bernarda qui l'adore, fille unique du richissime Ricardo Aldaya. S'étant rencontrés par hasard, les deux jeunes gens tombent éperdument amoureux, mais leur amour doit rester clandestin pendant des années, au terme desquelles ils décident de fuir à Paris. Mais leur relation est découverte par Aldaya : ivre de fureur car le médecin révèle que Pénélope est enceinte, il séquestre sa fille ; et Julián doit partir seul. Son ami Miquel Moliner sacrifie ses moindres ressources pour lui permettre de rejoindre Paris et de survivre dans la capitale, avec une seule consigne : «Ecris !». Mais les livres qu'il écrit n'ont pas le succès escompté. Miséreux, il décide après quelques années de galère, de revenir à Barcelone où, réfugié chez Nuria Montfort qu'il finira par épouser, il doit vivre dans la plus absolue clandestinité, Ricardo Aldaya ayant, avant de partir pour l'Argentine, chargé Fumero de le tuer s'il revient. Sur le point d'être arrêté, il se cache chez son père qui, entre temps a fait faillite et se terre dans son atelier vide.

Le héros

Parallèlement, le lecteur apprend qu'un personnage louche, Laïn Coubert, traque à travers le monde tous les exemplaires des

livres de Julian Carax, au point de brûler un entrepôt où il en reste ; de menacer Daniel de mort s'il ne lui remet pas son exemplaire, etc. Il s'avère que ce Coubert, privé de visage parce que brûlé presque à mort lors de l'incendie, est en réalité Julian qui rôde bientôt chaque nuit dans Barcelone, dans la villa Aldaya abandonnée depuis des années. Il y découvrira finalement le tombeau de Pénélope et... celui, minuscule, de David, apprenant ainsi qu'elle avait eu de lui un fils mort-né !

Au fil du temps, Daniel et Béa s'aiment d'un amour absolu, fusionnel. Amours clandestines là encore, pour disparités sociales. Rencontres secrètes dans la maison abandonnée des Aldaya. Finalement, découverte de leur relation, avec le même scénario : grossesse, désaveu, séquestration, tabassage... Comme naguère Pénélope, Béa n'en peut plus d'être cloîtrée dans sa chambre. Elle parvient à s'échapper et disparaît. Seul Daniel, craignant le pire, devine où elle s'est réfugiée : «Dans les pas perdus de Carax, je reconnaissais maintenant les miens, déjà irréversibles...». (Je) «pressai le pas en priant pour qu'il ne soit pas trop tard et que Bea, la Bea de mon histoire soit toujours là à m'attendre». Il la découvre dans la villa, à demi-morte de froid, de terreur. Mais il a été suivi... Après une tuerie entre Fumero, l'un de ses inspecteurs qui finalement sauvera la vie des jeunes gens, et Julian pourtant moribond, Daniel gravement blessé et Béa mal en point, rentreront au bercail ! Julian disparaîtra à jamais.

Quelque temps avant, présentant à juste titre que Fumero va la tuer à cause de sa relation avec Julian, Nuria Montfort, l'une des protagonistes capitales de la vie de celui-ci, a remis à son père, gardien du Cimetière des

livres oubliés, une missive pour Daniel. Cette missive comblera tous les vides sur le mystère Julián Carax-Laïn Coubert.

A la fin du roman, le terrifiant inspecteur mort, les gentils survivront, tous les amoureux convoleront en justes noces, Fermin épousera Bernarda, Clara épousera un riche banquier, Daniel, remis de ses blessures, épousera Bea.

Dix ans plus tard, leur fils, prénommé Julián, tient la main de son père qui l’emmène... au Cimetière des Livres Oubliés.

«L’Ombre du vent» est un récit magnifique. Surréaliste. Plein de nostalgie, de poésie et de violence. Un livre où l’auteur prend un soin minutieux pour donner vie à ses personnages, au point que le lecteur a l’impression de vivre avec eux leurs aventures, et se demande si Le Cimetière des Livres oubliés existe réellement ? Un livre où il prend son temps, sans s’autoriser de longueurs ; rôde au long des rues de Barcelone, ville mystérieuse, grise et froide, ville d’après-guerre tellement captivante. Où se côtoient l’amour et la haine, la joie de vivre et la tristesse, la peur, le courage et la lâcheté. Où l’intrigue est de belle qualité. Où il est agréable de voir un enfant grandir, le suivre dans sa quête ; voir de quelle manière est traitée la place de l’artiste et du marginal au temps de la dictature franquiste. Bref, un livre où le parallélisme entre les deux histoires est une trouvaille, et qui possède tous les ingrédients d’un grand roman : histoire, amour, comique et drame, suspense. A lire absolument.

Jeanine RIVAIS

Prix reçus par Carlos Ruiz Zafón

Le plus grand succès couronne ses livres :

Un roman, «Le Prince du brouillard», premier tome du «Cycle de la brume» (La trilogía de la niebla), publié en 1993 obtient le Prix de la jeunesse d’Edebé en 1993.

Son roman, «L’Ombre du vent» (La sombra del viento) paraît en 2001 : En janvier 2010, le classement de plusieurs magazines dédiés à l’édition, dont Livres-Hebdo en France et The Bookseller en Grande-Bretagne, l’introduisent à la cinquième place des écrivains de fiction les plus vendus en Europe et font de Carlos Ruiz Zafon l’auteur espagnol vivant le plus lu au monde. Il a été traduit dans plus de trente langues et vendu à quatorze millions d’exemplaires.

En Espagne il a obtenu le Prix des lecteurs de La Vanguardia en 2002, le Prix Planeta, en 2004 ; été finaliste du Prix Llibreter en 2002 ; et finaliste du Prix du roman Fernando Lara en 2001.

En France : Il obtient le Prix du meilleur livre étranger en 2004. «L’Ombre du vent» a été sélectionné dans les romans étrangers pour le prix Femina 2004. Premier tome de la série «Le Cimetière des livres oubliés» (El cementerio de los libros olvidados, 2001-2016), il a été couronné de nombreux prix littéraires français, comme le Prix des Amis du Scribe et le Prix Michelet en 2005, ainsi qu’au Québec, avec le Prix des libraires du Québec 2005.

Ses derniers romans, «Le jeu de L’Ange» (2008), «Le Prisonnier du ciel» (2011) et «Les lumières de septembre» (2012), «Le palais de Minuit», «Marina» (2011), «Le livre des esprits» (2016) connaissent également un grand succès

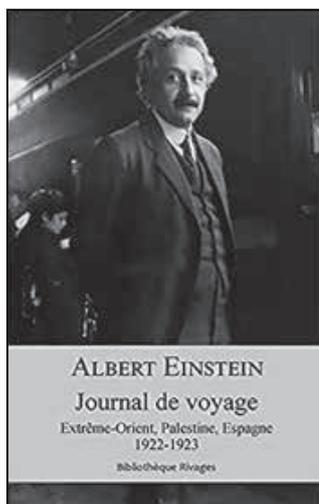
L’OMBRE DU VENT de CARLOS RUIZ ZAFON : Editions Robert Laffont 506 pages, 20,50 €

ALBERT EINSTEIN, voyageur hors norme

Ce «*Journal de voyage*» est publié pour la première fois en langue française. Ces écrits, d'un caractère privé n'étaient pas destinés à la publication, et furent rédigés entre 1922 et 1923, période où le Maître de la Relativité, âgé alors de quarante-trois ans, et sa seconde épouse Elsa, partirent pour l'Extrême-Orient, Palestine... Le savant, unanimement vénéré, fut invité à donner de nombreuses conférences, ponctuées de réceptions diplomatiques. C'est aussi l'époque où il reçoit le Prix Nobel. Durant ces six mois de navigation, il consigna ses pensées dans ce journal, qui représente pour nous le témoignage exceptionnel d'un voyageur hors norme.

Derrière le génie, l'homme

Quel est le regard porté par un des plus grands génies de tous les temps, sur ses contemporains ? La réponse apportée par ce livre a profondément choqué Outre-Atlantique. Il faut bien comprendre que le «politiquement correct» n'existait pas en 1922, *a fortiori* dans un recueil à usage privé, et les commentaires du savant feront sourire à plus d'une reprise, car il faut garder à l'esprit que



bien que génie, Einstein est aussi un homme de son époque, qui reflète certaines pensées du début du vingtième siècle. Les différences culturelles étaient beaucoup plus marquées que de nos jours, les peuples se connaissaient peu. Aussi est-ce avec amusement que nous remarquerons que toutes les communautés reçurent leur lot de phrases assassines, de commentaires sarcastiques, la communauté

juive dont fait partie le savant n'étant pas épargnée. D'autre part, la lecture d'un célèbre livre de Ernst Kretschmer sur les caractères et les tempéraments, le conforte dans l'idée qu'il est un homme à part : «*Capable de classer ainsi objectivement nombre de mes semblables mais pas moi-même, étant d'un type désespérément mélangé*». Hormis les journées en mer, le voyage est éreintant, avec parfois deux conférences dans la journée, des visites et une soirée de gala. Einstein garde néanmoins toujours ses recherches à l'esprit et se réjouit de regagner le bateau pour prendre des notes sur le problème électromagnétique de la Théorie de la Relativité générale. Quelques jours de navigation lui permettent de commenter le livre de Bergson, «*Durée et simultanéité. A propos de la théorie d'Einstein*», et de noter que Bergson

semble avoir *«plus d'habileté langagière que de profondeur psychologique»*. *«Les philosophes dansent continuellement entre réalité psychique et réalité physique et ne diffèrent que par leurs jugements sous ce rapport»*.

Il s'enthousiasme pour les beautés de la nature mais est déçu par ses contemporains : *«Arbres magnifiques, personnes banales»*. La colonisation le révolte, et les Européens sont qualifiés de *«paresseux, bons à rien, des parvenus remplis d'orgueil»*. A Colombo, il s'émeut du mauvais traitement réservé aux Indiens, *«des nobles métamorphosés en mendiants»* mais rajoute de temps en temps des commentaires pittoresques : *«Nous avons pris des pousse-pousse tirés par deux hommes dont l'un était un primitif complètement nu, et l'autre autrefois gardien d'éléphants»*.

Tandis qu'il vogue vers l'Equateur, il note à propos des Français qui viennent d'entrer dans la région de la Ruhr *«qu'ils ne sont pas devenus plus raisonnables en cent ans»*.

Arrivé à Hong Kong, les Chinois lui font la pire impression : *«Peuple laborieux, sale, abruti»*. *«Je ne comprends pas quel genre de charme fatal chez les Chinoises enthousiasme leurs hommes au point qu'ils soient si peu capables de se défendre contre la formidable bénédiction d'une progéniture»*. *«Il serait vraiment dommage que ces Chinois supplantent toutes les autres races. Pour nous autres, le simple fait d'y penser est indiciblement ennuyeux»*. Puis, ému par les conditions de vie misérables de ce peuple, il modérera ses propos : *«Peuple le plus misérable de la Terre, cruellement exploité et éreinté, traité plus mal que du bétail en récompense de son humilité, de sa douceur, et de sa frugalité»*. La saleté revient souvent dans les propos du savant, habitué à la propreté germanique et suisse. Ainsi des Levantins de Port-Saïd : eux aussi avaient été

qualifiés de *«sales, avec des têtes de brigands»*.

Entre conférences scientifiques et soirées de gala, Einstein se plaint de ne rencontrer que des gens stupides, que les journalistes ne posent *«que des questions idiotes, comme toujours»*. Il termine parfois les soirées en jouant du violon et constate humblement : *«Trop d'amour et de petits soins pour un simple mortel»*. *«J'ai aussi massacré un peu de musique au violon»*.

Le choc du Japon

«A aucun moment de ma vie je n'ai suscité envie plus grande ni plus véritable que lorsque la nouvelle de mon invitation au Japon a été connue à Berlin». Incontestablement, parmi tous les pays visités, c'est avec le Japon qu'Einstein va avoir une véritable révélation. Il faut noter qu'un lien s'était déjà noué entre les Japonais et les Allemands, car de nombreux étudiants japonais venaient étudier en Allemagne, et gardaient une vénération pour leurs maîtres allemands. Ainsi, le savant note-t-il : *«On ne peut qu'aimer et admirer ce pays. Les femmes ressemblent à des fleurs»*. A Kyoto, il trouve les rues *«magiquement illuminées»*, les Japonais sont simples et distingués. Le savant succombe au charme étrange de la musique japonaise, la décrivant *«comme une peinture des sentiments»*. *«C'est par l'écoute d'un art qui nous est totalement étranger que nous nous rapprochons de cet idéal où l'on sait distinguer la pure convention de l'essentiel, celui qui relève de la nature humaine»*. Il visite également des temples, mais ne trouve là que superstition, *«Religion de la nature, utilisée par l'Etat»*, notant que les Japonais cultivés *«lorgnent sur le christianisme primitif»*. Il rencontre l'Impératrice qui s'adresse à Einstein en français. Le château impérial conserve *«des peintures magnifiques de la nature sur les*